



Le peuplement permanent de la Basse-Côte-Nord du Saint-Laurent : 1820-1900

Paul Charest

Volume 11, Number 1-2, 1970

La Basse-Côte-Nord du Saint-Laurent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055480ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055480ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charest, P. (1970). Le peuplement permanent de la Basse-Côte-Nord du Saint-Laurent : 1820-1900. *Recherches sociographiques*, 11(1-2), 59–89. <https://doi.org/10.7202/055480ar>

Article abstract

Ce travail retrace l'histoire de la sédentarisation des communautés de la Basse-Côte-Nord du Saint-Laurent (ou Labrador québécois) qui s'échelonnent de Kégashka à Blanc-Sablon. Quelques auteurs (Huard, Rochette, Rouillard, Blanchard, Bussière) ont abordé cette question dans leurs écrits mais de façon incomplète et sans cette perspective globale qui est la nôtre. Il convient d'abord de justifier la période retenue, soit 1820-1900.

L'année 1820 marque la dissolution de la *Labrador Company* qui détenait le monopole des droits de pêche sur la majorité des postes de l'actuelle Basse-Côte-Nord, à l'exception de ceux de Saint-Paul - Bonne-Espérance et de Bradore (2. pp. 8, 52, 58).³ Avant cette date, du temps des Anglais comme du temps des Français, les postes de pêche de cette partie de la Côte furent exploités par une population plus ou moins nomade, même si certains d'entre eux, comme celui de Bradore (Fort Ponchartrain), furent exploités de façon continue par les mêmes concessionnaires pendant une cinquantaine d'années (entre 1706 et 1760). Il ne reste aujourd'hui aucun descendant de ces pionniers français. À partir de 1820 la Basse-Côte-Nord fut ouverte au peuplement.

Par ailleurs, on peut considérer que le tournant du siècle représente la fin de la période de l'immigration, l'ensemble des familles colonisatrices étant déjà sur place dans les différentes communautés de la Côte. Ce sont ces éléments souches qui ont permis l'accroissement naturel de la région.

Les données utilisées pour cette reconstruction historique sont relativement abondantes et se répartissent en trois types : des documents publiés, des données provenant du dépouillement des registres paroissiaux, et des données provenant d'entrevues dirigées.

La plupart des sources écrites sont des récits de voyages effectués sur la Côte pour des motifs variés et qui représentent des documents de première main sur l'histoire et le peuplement de cette région à différentes périodes. Les rapports du capitaine Fortin sont tout à fait remarquables à ce sujet et ils constituent la documentation de base de l'exposé. Le dépouillement des registres paroissiaux fut effectué dans les plus anciennes missions de la Basse-Côte-Nord, soit Blanc-Sablon (registres depuis 1849) Natashquan (depuis 1861) et Harrington Harbour (depuis 1873). Les registres de ces trois missions contiennent les données complètes jusqu'en 1900 pour tous les postes du territoire qui nous intéresse. Ces données brutes servent principalement à l'analyse démographique et à la constitution des généalogies, mais elles fournirent aussi des renseignements sur les lieux d'origine de certaines familles.

Les entrevues portent principalement sur l'histoire et les généalogies et ont été conduites par l'auteur à l'occasion de deux séjours sur la Côte en 1965 et en 1967 et par les autres chercheurs qui ont travaillé sur le terrain depuis 1965. À partir de ces documents, on a pu découvrir les dates exactes ou approximatives de l'établissement des postes de pêche, les noms des pionniers qui les ont fondés ainsi que leurs lieux d'origine. Il a été possible aussi de reconstituer dans une certaine mesure l'évolution de ces premières populations, leurs migrations internes et externes, ainsi que leurs types d'activités économiques et leurs conditions de vie. Par ailleurs, il est tenu compte du contexte économique et social des sociétés québécoise et terre-neuvienne du temps de ces pionniers, de façon à déceler les circonstances qui ont amené ces populations à venir s'installer sur des côtes « inhospitalières ». Lors de son premier voyage, Cartier n'a-t-il pas baptisé le littoral du Labrador du nom de « Terre de Cain ».

La période étudiée se découpe en trois tranches de temps qui semblent particulièrement significatives :

A. 1820-1840: période des pionniers;

B. 1840-1860: période de peuplement canadien-français;

C. 1860-1900: période de peuplement terre-neuvien et de consolidation.

Pour éviter les découpages arbitraires, les limites retenues sont des décennies et non des années précises. De cette façon la réalité historique est mieux respectée: les périodes A et B, B et C se chevauchent mutuellement, s'engendrent et se continuent.

LE PEUPEMENT PERMANENT DE LA BASSE-CÔTE-NORD DU SAINT-LAURENT: 1820-1900

Ce travail retrace l'histoire de la sédentarisation des communautés de la Basse-Côte-Nord du Saint-Laurent (ou Labrador québécois)¹ qui s'échelonnent de Kégashka à Blanc-Sablon. Quelques auteurs (Huard, Rochette, Rouillard, Blanchard, Bussière)² ont abordé cette question dans leurs écrits mais de façon incomplète et sans cette perspective globale qui est la nôtre.

Il convient d'abord de justifier la période retenue, soit 1820-1900. L'année 1820 marque la dissolution de la *Labrador Company* qui détenait le monopole des droits de pêche sur la majorité des postes de l'actuelle Basse-Côte-Nord, à l'exception de ceux de Saint-Paul – Bonne-Espérance et de Bradore (2: pp. 8, 52, 58).³ Avant cette date, du temps des Anglais comme du temps des Français, les postes de pêche de cette partie de la Côte furent exploités par une population plus ou moins nomade, même si certains d'entre eux, comme celui de Bradore (Fort Ponchartrain), furent exploités de façon continue par les mêmes concessionnaires pendant une cinquantaine d'années (entre 1706 et 1760). Il ne reste aujourd'hui aucun descendant de ces pionniers français. À partir de 1820 la Basse-Côte-Nord fut ouverte au peuplement.⁴

Par ailleurs, on peut considérer que le tournant du siècle représente la fin de la période de l'immigration, l'ensemble des familles colonisatrices étant déjà sur place dans les différentes communautés de la Côte. Ce sont ces éléments souches qui ont permis l'accroissement naturel de la région.

Les données utilisées pour cette reconstruction historique sont relativement abondantes et se répartissent en trois types: des documents publiés,

¹ Les voyageurs du siècle dernier emploient constamment le terme Labrador pour désigner la partie de la Côte-Nord du Saint-Laurent s'étendant de Natashquan à Blanc-Sablon et que les géographes appellent aujourd'hui Basse-Côte-Nord. J'emploierai ces termes l'un pour l'autre tout au long de l'exposé. Le terme *Côte* sera aussi utilisé dans le même sens.

² Les noms d'auteurs entre parenthèses renvoient à la bibliographie.

³ Le premier chiffre correspond aux numéros qui apparaissent dans la bibliographie.

⁴ Sur la Moyenne-Côte-Nord ce peuplement libre surviendra après 1850 au moment où la Compagnie de la Baie-d'Hudson perdra ses droits seigneuriaux (Seigneurie de Mingan).

des données provenant du dépouillement des registres paroissiaux, et des données provenant d'entrevues dirigées.

La plupart des sources écrites¹ sont des récits de voyages effectués sur la Côte pour des motifs variés et qui représentent des documents de première main sur l'histoire et le peuplement de cette région à différentes périodes. Les rapports du capitaine Fortin sont tout à fait remarquables à ce sujet et ils constituent la documentation de base de l'exposé.

Le dépouillement des registres paroissiaux fut effectué dans les plus anciennes missions de la Basse-Côte-Nord, soit Blanc-Sablon (registres depuis 1849) Natashquan (depuis 1861) et Harrington Harbour (depuis 1873). Les registres de ces trois missions contiennent les données complètes jusqu'en 1900 pour tous les postes du territoire qui nous intéresse. Ces données brutes servirent principalement à l'analyse démographique et à la constitution des généalogies,² mais elles fournirent aussi des renseignements sur les lieux d'origine de certaines familles.

Les entrevues portent principalement sur l'histoire et les généalogies et ont été conduites par l'auteur à l'occasion de deux séjours sur la Côte en 1965 et en 1967 et par les autres chercheurs qui ont travaillé sur le terrain depuis 1965.³

À partir de ces documents, on a pu découvrir les dates exactes ou approximatives de l'établissement des postes de pêche, les noms des pionniers qui les ont fondés ainsi que leurs lieux d'origine. Il a été possible aussi de reconstituer dans une certaine mesure l'évolution de ces premières populations, leurs migrations internes et externes, ainsi que leurs types d'activités économiques et leurs conditions de vie. Par ailleurs, il est tenu compte du contexte économique et social des sociétés québécoise et terre-neuvienne du temps de ces pionniers, de façon à déceler les circonstances qui ont amené ces populations à venir s'installer sur des côtes « inhospitalières ». Lors de son premier voyage, Cartier n'a-t-il pas baptisé le littoral du Labrador du nom de « Terre de Caïn »!⁴

La période étudiée se découpe en trois tranches de temps qui semblent particulièrement significatives:

A. 1820-1840: période des pionniers;

B. 1840-1860: période de peuplement canadien-français;

C. 1860-1900: période de peuplement terre-neuvien et de consolidation.

¹ Ces sources sont énumérées par ordre chronologique dans la bibliographie.

² À paraître dans une publication ultérieure.

³ Dans le fichier du Laboratoire d'ethnographie, ces informations portent le numéro de code III 422.

⁴ Plus exactement « terre que Dieu donna à Caïn ». Cf. H. MICHELAN et A. RAMÉ, *Relation originale du voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534. Documents inédits sur Jacques Cartier et le Canada*, Paris, Librairie Tross, 1867, 76 et 54 p. Cf. 1^{re} partie à la page 11.

Pour éviter les découpages arbitraires, les limites retenues sont des décennies et non des années précises. De cette façon la réalité historique est mieux respectée: les périodes A et B, B et C se chevauchent mutuellement, s'engendrent et se continuent.

A. 1820-1840: LES PIONNIERS

La dissolution de la *Labrador Company* en 1820 marqua une étape importante dans le changement de mode de peuplement du Labrador québécois. Cependant, la dissociation entre l'ancien mode de peuplement et le nouveau ne fut pas complète. En effet, la continuité d'occupation fut assurée dans quelques postes de pêche par certains engagés qui avaient acheté les droits de leur ancien employeur, la *Labrador Company*.

À Rivière-Saint-Paul, les frères Nathaniel et Philip Lloyd, après avoir acquis les droits sur la Seigneurie de Saint-Paul vers 1774 (11, 1862, p. 87), demeurèrent sur la Côte jusqu'en 1826, année de la mort de Nathaniel.¹ Il semble que ce dernier acheta entre 1808 et 1820 les droits sur l'important poste de pêche de Bonne-Espérance. À sa mort, il légua ses droits sur la Rivière-Saint-Paul à son fils adoptif Louis Chevalier.² Les descendants de ce dernier prétendent détenir encore des droits exclusifs sur toute la rivière à l'embouchure de laquelle ils tendent toujours leurs filets à saumon (1, p. 8 et p. 58).

Quant au poste de Bonne-Espérance, il fut légué ou vendu en 1825 par Nathaniel Lloyd à John Goddard établi sur la Côte depuis 1810 et qui avait été pendant trois ans à son emploi. Le même John Goddard y faisait encore la pêche en 1862 (11, p. 89).

À cent milles plus à l'ouest, le poste de La Tabatière fut cédé par la *Labrador Company* à Samuel Robertson vers 1821. Selon Placide Vigneau, Robertson avait été « agent » de la compagnie qui lui donna, à sa dissolution, « plusieurs postes de pêche en paiement de ses gages » (9, p. 5). Le célèbre naturaliste Audubon, qui voyagea sur la Côte en 1833, mentionne qu'à cette date Robertson était déjà établi à La Tabatière depuis une vingtaine d'années (2, vol. II, p. 410).

Pour certains autres postes, aussi obtenus de la *Labrador Company*, il est impossible de savoir s'il y eut continuité d'occupation ou s'ils furent achetés par des personnes venant de l'extérieur: c'est le cas des postes de la rivière Grand-Mécatina occupés par John Hawkins dès 1822 (II, 1862, p. 95)

¹ Selon Yvan Breton, Philip Lloyd serait mort vers 1804 (20, 1968, p. 5).

² Toujours selon Breton, les Chevaliers sont d'origine jerseyaise et s'établirent à Bradore. Annie Chevalier s'engagea comme servante chez les Lloyd et Louis Chevalier serait né d'une union illégitime avec un de leurs employés (*ibidem*).

et du poste de l'île Saint-Augustin acheté en 1823 par les frères Andrew et Matthew Kennedy pour £300 (11, 1862, p. 91).¹

Dans son journal de voyage, Audubon mentionne deux autres postes qui étaient en opération lors de son passage: ceux de Tête-à-la-Baleine et de Bradore. Le premier était alors occupé par un *Français* qui s'adonnait principalement à la pêche au loup-marin. Audubon, qui a rencontré ce pêcheur pendant l'été, ne mentionne pas son nom (2, I, p. 396). Pour sa part, José Mailhot affirme que ce poste a été fondé en 1824, mais elle ne cite pas sa source (26, p. 1). Fortin vient heureusement compléter ces informations en mentionnant en 1862 que M. Michael Kenty, de Tête-à-la-Baleine, résidait sur la Côte depuis 40 ans (11, 1863, p. 26). On peut supposer que lui aussi avait acheté ce poste de la *Labrador Company*. Quant au poste de Bradore, un Jones y était déjà établi lors du passage de Audubon (2, I, p. 414). Nous n'en savons guère davantage sur le nouveau peuplement de ce poste qui fut le premier à être occupé lors du régime français par De Courtemanche vers 1706.

Pour sa part, le capitaine Fortin mentionne que le poste de la rivière Etamamu, dont Michel Blais était concessionnaire en 1862, avait été acheté par le père de ce dernier de la firme Woolsey, Lyburner & Company en association avec un certain Hamel pour la somme de £250. Comme Lyburner était le principal actionnaire de la Labrador Company, il est probable que le droit des Blais sur la rivière Etamamu remonte à 1821 ou à 1822. Par après, l'associé Hamel légua sa part à son neveu Victor Hamel et l'ancêtre Michel Blais en fit autant pour son fils du même nom. Vers 1860, ce dernier acheta la part de Victor Hamel pour la somme de £400.

Il est aussi probable que le premier établissement permanent à Kékar-poui remonte aux années 1820. En effet, Louis Lessard, qui vendit pour £530 ce poste à Jacques McKinnon en 1837, en avait lui-même hérité de son père qui pêchait là avant lui (11, 1862, p. 93). À cette même date Jacques McKinnon acheta de Hilaire Gaumond le poste de Red Islands pour la somme de £200.

Un autre poste, non mentionné par Audubon mais qui était probablement occupé lors de son passage, est celui de Lac-Salé, près de La Tabatière où Charles Bilodeau s'est établi vers 1828 (11, 1862, p. 94). Il en est de même pour le poste de Salmon Bay où Darius Chalker s'est installé vers 1830 (11, 1862, p. 86). Quant au poste de Longue-Pointe du Blanc-Sablon, un dénommé Charles Dickens s'y serait établi en 1834 (11, 1862, p. 86). Finalement, Martin Parent s'est installé à Blanc-Sablon entre 1817 et 1822 (20, p. 32).

¹ Selon les registres anglicans de Harrington Harbour, Matthew Kennedy serait né en 1795 à la Baie des Belles-Amours, près de Bradore; la lignée des Kennedy serait donc la plus ancienne de cette partie de la Côte.

À la même époque, la Compagnie de la Baie-d'Hudson était déjà établie depuis un certain temps dans la partie la plus occidentale du Labrador québécois, à l'embouchure des rivières où les Indiens montagnais se trouvaient en plus grand nombre. Selon un recensement des postes de traite effectué en 1831 par un certain LaRocque, cette Compagnie avait des postes aux embouchures des rivières Kégashka, Musquaro, Washicoutai et Olo-manoshibo, soit 4 postes sur une longueur d'environ 30 milles de côte (I, pp. 27, 40, 48, 63). Cependant, selon Placide Vigneau (8, p. 42), seul Musquaro était un poste de traite, les autres postes n'étant que des postes de pêche au saumon. En effet, la Compagnie détenait aussi les privilèges exclusifs de la pêche au saumon sur ces rivières.

Quelles étaient les origines de ces pionniers? Les documents et la tradition orale ne permettent de répondre que partiellement à cette question. Samuel Robertson était, hors de tout doute, écossais d'origine. L'ancêtre des Jones de Bradore serait originaire de la Nouvelle-Écosse (2, I, p. 414) selon Audubon, et d'Angleterre selon la tradition orale locale. John Goddard est venu directement d'Angleterre (20, p. 5) et les Kennedy sont partis de Boston. Michel Blais était originaire de Berthier, alors que les Lessard et les McKinnon avaient quitté Québec pour s'installer sur la Côte. Les Chevalier venaient de l'île Jersey et peut-être même les Kenty. Finalement Hawkins était un métis indien. Des pionniers de Tête-à-la-Baleine, nous savons qu'ils étaient probablement canadiens-français.

D'après les documents consultés (1 et 2), il apparaît que la principale activité des occupants de ces premiers postes de pêche était la pêche au loup-marin conduite sur une grande échelle. Audubon mentionne des prises de 2,500 loups-marins à Tête-à-la-Baleine par 17 hommes en 3 jours (2, II, p. 407) et des prises de 1,500 loups-marins à Bradore (2, II, p. 416).

Le poste de La Tabatière était — et il est demeuré — le meilleur de toute la Côte pour ce genre de pêche. Le poste de Rivière-Saint-Paul, pour sa part, n'a toujours été qu'un poste de pêche au saumon. Quant aux postes qui s'échelonnaient de la rivière Etamamu à l'île Saint-Augustin, on y pêchait le loup-marin et le saumon. La pêche à la morue ne représentait qu'une activité marginale pour les pêcheurs sédentaires de cette époque. Elle attirait par contre les pêcheurs nomades en grand nombre. Pour l'année 1833, Boulton donne l'évaluation suivante:

« It is said that there are 300 vessels employed in the fisheries on this coast, averaging 75 tons each, and manned by 50 men to each six vessels, equal to 2,500 men. Of these one half are French, one fourth British and the rest American. Each vessel takes away on an average, 1,500 quintals of codfish, at 112 pounds per quintal. The fish average four pounds each in weight, being small on this coast » (3, p. 52).

À ce nombre il faut ajouter une vingtaine de goélettes de cueilleurs d'œufs d'oiseaux aquatiques (*eggers*) venus piller les nids pour vendre leurs

cargaisons sur les marchés d'Halifax principalement (3, p. 52). Audubon mentionne plusieurs goélettes de pêche dans la baie de La Tabatière et 150 bâtiments de pêche de toutes sortes dans la baie de Bradore (2, II, p. 414; I, p. 413), venus pour la plupart d'Halifax et des régions orientales des États-Unis.

À cause de sa richesse en poisson, la Côte du Labrador québécois recevait de nombreux visiteurs durant les mois d'été: très peu d'habitants y vivaient à l'année longue sauf dans les postes mentionnés plus haut. Cette abondance des ressources maritimes jointe à l'inoccupation relative du territoire donna à quelques pêcheurs nomades l'idée de venir s'établir en permanence sur la Côte. Car, selon le témoignage d'Audubon, les conditions de vie des pionniers étaient loin d'être mauvaises. Il fait remarquer que le propriétaire du poste de La Tabatière vivait dans une maison propre et confortable, qu'il avait du fromage et du vin dans son garde-manger, qu'il recevait les journaux, qu'il possédait une petite bibliothèque personnelle et qu'il cultivait des légumes (2, II, p. 414). À Bradore, le capitaine Jones vivait dans des conditions comparables, selon le témoignage de Huard:

« Ce capitaine Jones faisait donc affaire là-bas sur une vaste échelle, ayant à son service un grand nombre d'hommes pour la pêche à la morue, au hareng, au maquereau, au loup-marin. Il possédait même des chevaux, chose qui ne s'était jamais vue jusque-là et qui ne se verra peut-être plus jamais dans cette région. La maison qu'il habitait avec sa nombreuse famille, était meublée et décorée avec une magnificence presque royale; on en jugera par ce détail: les escaliers qui allaient d'un étage à l'autre étaient en bois d'acajou, avec ornementation d'argent » (16, p. 463).

La tradition orale confirme ce témoignage. Les revenus de l'exploitation de ces premiers postes de pêche sédentaires étaient assez considérables puisque Samuel Robertson avait retiré £600 de la pêche au loup-marin en 1832. Des pêcheurs de loup-marin et de saumon de cette époque, Placide Vigneau affirme que « tous ces gens-là gagnaient plusieurs milles piastres par an » (9, p. 4). On peut donc affirmer que les conditions de vie étaient alors relativement meilleures qu'elles ne le furent pendant les périodes suivantes. Ces conditions favorables attirèrent vers la Côte de nombreux colons d'expression française pendant la période suivante.

B. 1840-1860: LE PEUPLEMENT CANADIEN-FRANÇAIS

La décade 1840-1850 vit la fondation de la plupart des actuels postes de pêche du Labrador québécois. Durant la décennie suivante on assista à un accroissement de la population dans les postes déjà existants, à la fondation de quelques nouveaux postes et à l'établissement de grandes stations de pêche pour la plupart propriétés de firmes jerseyaises établies en Gaspésie. La nouvelle population permanente se composait surtout de Canadiens fran-

çais venant des comtés de Montmagny, de l'Islet et de Berthier, de quelques Jerseyais venant de Gaspé et de Terre-Neuviens.

Robertson, dans un écrit lu par le docteur Morrin devant la Société historique et littéraire de Québec en 1841, fait les remarques suivantes sur le peuplement de la Côte vers cette date :

« I have observed above, that for the last three years, there has been a considerable increase both in produce and settlers. There is now in the first 150 miles from the Province line, about 50 establishments more or less extensive, chiefly sedentary seal fisheries; of these 50, nearly half are in the neighborhood of Bradore » (4, p. 35).

Ce texte révèle que la côte du Labrador québécois fut envahie vers les années 1840 par des dizaines de nouveaux colons. Cette poussée migratoire ne fut jamais égalée par la suite. Qui étaient ces nouveaux fondateurs, d'où venaient-ils et où se sont-ils établis ? Tenant compte des registres de Lourdes de Blanc-Sablon (qui commencent en 1849) et des rapports du capitaine Fortin (1858 à 1867), nous sommes en mesure de définir la situation du peuplement vers 1860.

En 1852, Kégashka avait été fondé par trois familles acadiennes émigrées de l'Étang-du-Nord, Île-aux-Meules, dans les Îles-de-la-Madeleine : celles de Jean Boudreau, Narcisse Harvey et Urbain Bourgeois. L'année suivante 7 autres familles originaires du même endroit vinrent se joindre à elles. Isidore et Patrice Giasson, Laurent et Boniface Bourgeois, Jude Poirier, Laurent Gallant et « une famille de DeRaps, surnommés les Bertrand ». Vers 1860-1861, Simon Bouque vint aussi habiter Kégashka avec ses deux fils mariés. Cela formait 13 familles en tout (8, p. 16). Vers 1855, un Samuel Foreman, originaire de Halifax s'établit à l'embouchure de la rivière Kégashka pour y pêcher le saumon (7, p. 218).

En amont, Pierre Noël était installé à la rivière Musquaro depuis 1856; Pierre Blais et Barthélémy Derapse, à la rivière Washicutai depuis 1858 et 1859 respectivement, Georges Métivier (fils de François de Saint-Michel de Bellechasse), à la rivière Olomanoshibo depuis 1852. Michel Blais avait succédé à son père Michel, originaire de Berthier, au poste de la rivière Etamamu. Jean-Baptiste Fortier était établi à Watacayastik, André Wells dit Gallibois avait succédé à Jean Hamel à Pointe-à-Maurier en 1855, de même que F.-X. Bilodeau avait remplacé son beau-père Thomas Collard à Natagamu la même année. Gilbert Jones de Bradore avait acheté le poste de Namishuahi d'un certain Giroux en 1859. À Coacocho, Joseph Aubé avait succédé à son beau-père Boulanger qui détenait cette concession depuis 1847.

Au très important poste de pêche au loup-marin de Petit-Mécatina s'étaient établies les familles de Louis Coulombe (avant 1854), Pierre Thibault (avant 1855), Daniel Monger (avant 1857), Édouard Morrissette, Nazaire Mercier, Pierre Préverault (fils de Pierre, de Saint-Roch de Qué-

bec), Antoine Marcoux et Jos. Mondina (de Saint-François Rivière-du-Sud), avant 1860. Les frères William et Michael Kenty étaient toujours au poste de Tête-à-la-Baleine et Charles Bilodeau était venu s'établir tout près vers 1858 (11, Rapport de 1862).

À la rivière Grand-Mécatina, Benjamin Reed avait aussi succédé à son beau-père John Hawkins en 1847. Parmi les premiers habitants de Baies-des-Moutons, il y avait François Michel vers 1845 et James Cunning vers 1852. Un peu plus tard, Jos. Giguère et J.-B. Vallerand de même qu'Alexandre Hawkins vinrent se joindre à eux. Ils furent rejoints en 1860 par le célèbre Jos. Hébert.

À Baie-Rouge, les familles de F.-X. DeBlois, d'Édouard Blais et de Louis-Laurent Gallibois étaient venues s'établir avant 1860 non loin de celles de Samuel Jr. et de John Robertson, tous deux fils de Samuel, du poste de La Tabatière. Elles furent rejoints à la même époque par Jean-Baptiste Guillemette qui arrivait de Saint-Augustin et qui, après d'autres pérégrinations, s'établira définitivement à La Romaine quelques années plus tard. Tout près étaient installés Samuel Gaumond et François Lévesque sur l'île du Gros-Mécatina, ainsi que Jos.-Jacob Gallichon à Old Post et Charles Bilodeau au Lac-Salé jusqu'en 1858.

Dans l'archipel de Saint-Augustin, de nouveaux venus vinrent fonder de nouveaux postes ou s'établir dans des postes déjà existants. C'est le cas de Jean Le Couvey à Tête-à-la-Baleine-de-l'Est vers 1857, de William Tucker à Pagachou vers 1852, de Michel Paquet dit Lavallée, de Jean Bilodeau et de John Driscoll au poste de l'île Saint-Augustin un peu avant 1860, de Pierre Léon à Dukes Island vers 1855, de Thomas Maurice (ou Morris) à Anse-à-Portage et John Bolen à Shékatika vers 1850, de Robert Goozney et de Robert Shittler à Shékatika en 1857 et, finalement, de William Penn qui, en 1860, avait succédé au poste de Napetipi à son père qui s'y était établi en 1849. À Malouin Cove,¹ Jos. Wellman avait cédé sa place en 1855 à Michel Allen, tandis que John Belvin était à Baie-des-Rochers depuis une date indéterminée mais qui peut remonter avant 1837.²

Il n'existe pas de données précises pour Old Fort avant 1860. Mais il semble bien que Daniel Robin et Francis Féquet, tous deux originaires de Gaspé, s'y soient établis avant cette date. Une note des registres anglicans de Harrington Harbour indique que Daniel Robin, décédé à Old Fort Island en 1876, y était établi depuis une trentaine d'années. Il n'y a plus de Robin à Old Fort mais la tradition orale leur reconnaît la priorité d'occu-

¹ Ce nom de lieu est inconnu aujourd'hui. Il s'agit peut-être de Lobster Bay dans l'archipel de Saint-Augustin.

² D'après une inscription sur une pierre tombale, l'ancêtre des Belvin fut enterré à Baie-des-Rochers en 1837. On ne sait pas cependant si les Belvin habitaient là de façon permanente à cette date.

pation après les Goddard déménagés à Rivière-Saint-Paul depuis assez longtemps déjà. Francis Féquet, ancêtre de tous les Féquet aujourd'hui à Old Fort, à Rivière-Saint-Paul et à Saint-Augustin, serait arrivé quelques années après Daniel Robin, soit entre 1850 et 1855.

Outre les Chevalier, Goddard et Chalker déjà mentionnés dans la période précédente, nous retrouvons dans l'archipel de Rivière-Saint-Paul un nombre relativement considérable de pêcheurs. De l'ouest à l'est, nous retrouvons Thomas Rule et Jos. Wellman à Dog Island depuis 1857; John Norther à l'endroit appelé Pêche-à-Lizotte depuis 1850; Léger Lévesque à l'Île Brûlée depuis 1857; à l'important poste de pêche de Bonne-Espérance, James Buckle avait succédé en 1849 à John Goddard qui avait abandonné la pêche, et il avait été rejoint six ans plus tard par William Whiteley et William Parker, et par William Antel en 1859; à Salmon Bay, le fils de Darius Chalker avait succédé à son père et John Atwood s'y était établi en 1857; Samuel Marsh pêchait à Little Fishery depuis 1842, alors qu'à Five Leagues, Harriet Griffin avait pris la succession de son père qui s'y était établi vers 1840; Jules Samson habitait ce même poste depuis 1859. Des Blais, des Lessard, des Giguère, des Desmarais vinrent aussi s'installer pendant quelques années dans différents postes de l'archipel pour en repartir après quelque temps (21, p. 6).

Encore plus à l'est, Jos. Morency résidait à Middle Bay en 1849 ainsi que Peter Atwood quelques années plus tard. Benoni Carbonneau habita la baie des Belles-Amours pendant quelque temps autour de 1855. À la même époque Richard Buckle demeurait à Bradore avec les Jones mais il déménagea par après à Belles-Amours sans doute pour y remplacer Carbonneau.

Toujours avant 1860, la Longue-Pointe de Blanc-Sablon était habitée par Charles Dicker, John Bodman, André Tanguay, Jacques et Louis Beaudoin, de Berthier, et Jean-Baptiste Dumas (fils de Jean-Baptiste, de Saint-François de la Rivière-du-Sud, comté de Montmagny). À l'Anse-des-Dunes, l'on retrouvait Louis et Guillaume Labadie, originaires de Québec. Finalement Thomas Paquet dit Lavallée, frère de Michel de Saint-Augustin, Thomas Joncas et Octave Le Templier vinrent rejoindre, vers la fin de la période, Martin et Jos. Parent déjà établis à l'Anse-du-Blanc-Sablon.

L'énumération des familles de pêcheurs établies sur la Basse-Côte-Nord pendant la période 1840-1860 montre bien qu'elles étaient en majorité d'origine canadienne-française. Par les registres paroissiaux, nous constatons que la majorité de ces colons étaient originaires du village de Berthier-en-Bas et des paroisses riveraines du comté de Montmagny, telles que Saint-Pierre et Saint-François de la Rivière-du-Sud. L'abbé Ferland est très explicite là-dessus:

« Les six ou sept postes du Labrador ne renfermaient que des hommes, presque tous originaires de Berthier. Ceux-ci étaient célibataires ou avaient laissé leurs femmes

dans leurs paroisses natales. Plusieurs, après avoir réussi à faire des épargnes et à découvrir quelques lieux avantageux pour la chasse et la pêche, s'y bâtirent des demeures et commencèrent à travailler pour leur propre compte; la femme et les enfants venaient bientôt après occuper la maison et prendre part aux travaux du chef de famille. Les premiers arrivés attirèrent quelques-uns de leurs parents ou de leurs amis; et ainsi se sont établies une quarantaine de familles canadiennes, venues des environs de Québec » (10, p. 26-27).

Certains pêcheurs, tels les Lévesque, les Gaumont et les Labadie étaient originaires de la ville de Québec même. Quelques familles acadiennes, originaires des Îles-de-la-Madeleine, vinrent s'établir à Kégashka, à peu près en même temps que leurs compatriotes fondaient les villages de Pointeaux-Esquimaux (1857) et de Natashquan (1855). Ils finirent d'ailleurs par aller les rejoindre.

Par contre, les renseignements sont rares sur les familles ayant des noms à consonnance anglaise. Les Buckle seraient originaires de Guernesey (21, p. 7). Selon la tradition orale de Saint-Augustin, les Belvin viendraient d'Angleterre et les Driscoll d'Écosse, mais il se peut fort bien que leurs ancêtres soient passés par Terre-Neuve ou par les Provinces Maritimes avant de s'établir au Labrador.

Plusieurs pionniers de cette période avaient des origines jerseyaises. Ce serait le cas des Monger qui se sont convertis au catholicisme après quelques années de résidence à Tête-à-la-Baleine, des Le Couvey, des Le Templier, des Robin et des Féquet, venus de Gaspésie. Pêcheurs depuis des générations, ces familles auraient suivi les déplacements des grandes firmes jerseyaises à la poursuite du poisson et du profit.

Quelques rares Esquimaux sont encore signalés sur la Côte à cette époque, principalement à Saint-Augustin. Madame Andrew Kennedy était de pure origine esquimaude (10, p. 81). Il y avait aussi une famille esquimaude complète, celle de Louis l'Esquimau l'engagé de Andrew Kennedy avec sa femme Marie et ses trois enfants. À Rivière-Saint-Paul, John Goddard et son neveu du même nom épousèrent tous deux des esquimaudes.

L'origine des Léon nous est inconnue. Toutefois, nous savons que l'ancêtre Peter épousa, en 1856, une indigène du nom de Catherine Louise ou Louis. Elle était peut-être une fille de Louis l'Esquimau, bien que dans les registres Catherine soit parfois appelée « indienne montagnaise ». Les Boulanger, les Aubé et les Belle-Fleurs étaient des familles de métis indiens.

En conséquence du peuplement intensif de la Côte par des Canadiens français pendant la période 1840-1860, la situation linguistique était la suivante en 1858 selon l'abbé Ferland :

« La langue française est la plus généralement répandue dans la partie supérieure du Labrador, depuis Mingan jusqu'à Saint-Augustin; elle est aussi ordinairement en usage à Blanc-Sablon; mais depuis Saint-Augustin jusqu'à Bradore, on parle habituellement l'anglais. Beaucoup d'habitants de la Côte se servent parfaitement des deux langues » (10, p. 28).

On verra plus loin comment la vague de peuplement terre-neuvien vint bouleverser cette répartition linguistique.

Au tout début de cette période, la Compagnie de la Baie-d'Hudson ouvrit deux nouveaux postes — de pêche probablement — à l'embouchure des rivières Etamamu et Coacocho, car nous les retrouvons inscrits sur une carte datant de 1846 (1, pp. 13 et 25). Les autres postes de la période précédente étaient toujours en opération, ce qui représentait six postes sur moins de cent milles de côte. La Compagnie jouissait toujours du monopole de la pêche au saumon à l'intérieur des rivières Kégashka, Musquaro et Washicutai. Ce monopole était très impopulaire auprès des pêcheurs sédentaires qui s'y opposèrent parfois violemment. En 1858, à Kégashka, ils menacèrent de tirer sur le gérant du poste, M. Doré, qui voulait les empêcher de tendre leurs filets auprès de ceux de la Compagnie. Sur recommandation de M. Nettle, alors en charge des pêcheries pour tout le Bas-Canada, le monopole de la Compagnie de la Baie-d'Hudson sur les rivières à saumon de la Côte-Nord se termina en 1859.

*Les pêcheries*¹

Si la période précédente avait vu des centaines de goélettes et des milliers de pêcheurs venir chaque année pêcher la morue, le hareng et le capelan sur la Côte, l'actuelle période se caractérise par une certaine sédentarisation de ces pêcheurs nomades. En effet, plusieurs compagnies, jerseyaises pour la plupart, établirent d'importants postes de pêche, principalement dans les environs de Blanc-Sablon. Comme nous le verrons plus loin, ces firmes employaient plusieurs dizaines d'hommes. Ailleurs sur la Côte, des entrepreneurs privés engageaient à leur compte quelques hommes pour exploiter leurs concessions. Bowen mentionne une population de 200 pêcheurs à Blanc-Sablon en 1854 (6, p. 332). En 1857, la Compagnie Le Brocq y employait 60 hommes alors que la firme Le Bouthillier et Frères, établie sur la partie occidentale de l'Île-à-Bois, en employait 69 (Great Britain, Privy Council, VIII, p. 3973). En 1858, la situation de la pêche était la suivante selon l'abbé Ferland:

« . . . deux grands établissements de pêche existent à Blanc-Sablon depuis un bon nombre d'années et attirent quelques centaines de pêcheurs canadiens-français et jerseyais. L'un est sur la partie attenante à Terre-Neuve, c'est le grand « raing », propriété de M. De Quetteville, de l'Île Jersey, l'autre du côté canadien, est au sieur Le Brault (*sic*), aussi de l'Île Jersey. Un établissement rival s'est levé sur l'Île-au-Bois (*sic*) . . . Le nouveau poste appartient à M. Le Bouthillier de Paspébiac; plusieurs familles de canadiens se sont construit des maisons dans le voisinage et font la pêche à leur compte . . . » (10, p. 96).

¹ Pour des données plus complètes, voir: Paul CHAREST, *Histoire, démographie et généalogie des premières populations permanentes de la Basse-Côte-Nord (Kégashka à Blanc-Sablon) 1820-1900*, Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, 1968, 143 . (miméo).

D'autres postes importants étaient ceux de Bradore où Ferland rencontra une population de pêcheurs des plus disparates, « des Acadiens et des Écossais du Cap-Breton et de l'île Saint-Jean, et des Irlandais des États-Unis, de la Nouvelle-Écosse et de Terre-Neuve » (10, p. 103), et celui de Bonne-Espérance où se trouvaient encore une cinquantaine de vaisseaux lors du passage du célèbre historien pendant le mois de juillet 1858 (10, p. 93).

En 1858, la Fruing & Company avait remplacé la Compagnie Le Brocq à la Pointe-aux-Pots, près de Blanc-Sablon. Les capitaines Lefèvre, Vautier et Nicholson avaient des établissements de pêche à la morue au Petit-Havre. Les importants établissements jerseyais de De Quetteville à l'Anse-du-Blanc-Sablon et des frères Le Bouthillier à l'Île-à-Bois demeurèrent, avec des succès inégaux, en opération jusqu'à la fin de la période. En 1865, un important établissement fut fondé à Salmon Bay par le capitaine Dodge, de Newburyport, U.S.A. Par contre, il semble bien que l'établissement fondé par Jos. Whiteley à Bonne-Espérance en 1863¹ n'en était encore qu'à ses débuts et n'opérait pas encore sur une grande échelle comme ce fut le cas à la période suivante.

Au total les gros établissements de pêche l'emportaient sur les petits postes opérant le plus souvent sur une base familiale. Pour les années 1862-1867, seules années pour lesquelles nous disposons de données complètes, les pêcheurs employés par les grosses firmes représentaient entre 44% et 61% du nombre total des pêcheurs sur toute la Basse-Côte-Nord. D'autre part le nombre de quintaux de morue capturés par ces engagés figurait pour 55% à 80% des prises totales de morue pour le même territoire.

Les variations saisonnières dans le nombre d'engagés et le rendement de la pêche étaient fort considérables. En 1862, 292 engagés prenaient 15,593 quintaux de morue séchée, alors qu'en 1864, 76 engagés n'en prenaient que 2,125. La différence est remarquable. Elle est attribuable, selon Fortin, à une diminution assez importante de la morue sur la Côte autour des années 1863-1864-1865 et suivantes.

Les deux établissements les plus importants furent toujours ceux de De Quetteville et des frères Le Bouthillier, ce dernier l'emportant sur le premier. Ils étaient beaucoup mieux équipés que la majorité des autres postes de pêche. À eux seuls, ils possédaient en 1867, 7 seines à morue, 7 seines à capelan et 7 seines à hareng, soit environ la moitié de toutes les seines employées par l'ensemble des pêcheurs sédentaires de la Côte. Ils étaient aussi reliés directement aux principaux marchés de morue séchée en Europe. À la fin de chaque saison de pêche, des navires dont ils étaient propriétaires se chargeaient de poisson séché et appareillaient directement

¹ J'ai moi-même vu dans un vieux hangar de pêche de Bonne-Espérance un panneau portant l'inscription suivante: Jos. Whiteley and Company, Established 1863.

pour différents ports d'Espagne ou d'Italie, Cadix, Naples ou Cività Vecchia (11, 1862, p. 60).

La plupart des engagés de ces grandes firmes venaient de l'extérieur et retournaient chez eux une fois la saison de pêche terminée. Quelques-uns trouvèrent femme sur la Côte et s'y établirent en permanence. Il semble, par ailleurs, que les pêcheurs déjà établis sur place s'engageaient rarement pour ces établissements, car ils préféraient être leur propre patron.

Plus importante encore était la pêche faite par les goélettes étrangères à la Côte. Leur nombre avait quelque peu diminué, semble-t-il, par rapport à la période précédente, mais elles venaient encore fort nombreuses. Par exemple, Fortin estime que 200 à 250 goélettes avaient mouillé dans la baie de Bradore en 1862 (11, 1862, p. 61). Selon les statistiques que nous possédons, le poste le plus fréquenté était celui de Bradore, suivi de près par celui de Blanc-Sablon; viennent ensuite les postes de Mutton Bay, Bonne-Espérance, Salmon Bay, Greenly Island, Saint-Augustin et Dog Island. Ces goélettes jaugeant entre 50 et 60 tonneaux étaient montées par une dizaine de membres d'équipage. Elles possédaient chacune 4 ou 5 embarcations de pêche et étaient souvent équipées de seines à hareng, de seines à capelan et même de seines à morue. Elles venaient principalement pour la pêche à la morue, mais elles prenaient aussi du hareng, du capelan et même du maquereau lorsque l'occasion s'en présentait.

Ces goélettes de pêche appartenaient en majeure partie à des ports de la Nouvelle-Écosse et des États-Unis,¹ mais aussi en nombre de plus en plus grand à des ports des Îles-du-Prince-Édouard, des Îles-de-la-Madeleine, et de Terre-Neuve. Par exemple, sur 42 goélettes qui mouillaient dans la baie de Bradore le 3 août 1863, 16 venaient des Îles-de-la-Madeleine, 8, de la Nouvelle-Écosse, 11, de Terre-Neuve. Sur 10 goélettes qui se trouvaient à Salmon Bay, le 13 juillet 1865, 6 venaient de Newburyport, U.S.A., 2 de Saint-John, T.N., 1 de Québec et 1 d'Halifax.

Fortin ne donne pas de statistiques complètes sur les totaux des prises de ces goélettes, mais il laisse entendre que 100 quintaux de morue séchée par barque représentait une année moyenne. Ceci correspond à 500 quintaux environ par goélette, mais aux bonnes années elles pouvaient emporter jusqu'à 2,000 quintaux, ce qui est évidemment considérable en comparaison avec le rendement des postes permanents. Le hareng, qu'on prenait par milliers de barils à certaines années, représentait un revenu supplémentaire.

Bowen mentionne que la pêche au loup-marin demeurait la principale activité économique des pêcheurs sédentaires de la Basse-Côte-Nord en 1854 (6, p. 331). Cette activité resta prépondérante pour ceux qui la pratiquaient déjà depuis longtemps malgré une diminution assez considérable

¹ Les navires américains pouvaient venir pêcher sur la côte du Labrador en vertu d'un traité passé entre les États-Unis et l'Angleterre en 1784.

de son rendement à la fin de la période. De son côté, Fortin signale en 1862, qu'à partir de Saint-Augustin jusqu'à Natashquan, les habitants de la Côte se consacraient principalement à la pêche au loup-marin et au saumon et qu'ils prêtaient assez peu d'attention à la pêche à la morue (11, 1862, p. 76). Cette observation explique le peu de rendement de la pêche à la morue dans les établissements des pêcheurs sédentaires. Ces derniers étaient avant tout des pêcheurs de loup-marin et de saumon, activités beaucoup plus nobles dans leur esprit.

Les postes de La Tabatière, de Tête-à-la-Baleine, de Blanc-Sablon et de Bradore demeuraient les meilleurs endroits de pêche au loup-marin. De Blanc-Sablon à Old Fort, la pêche avait lieu le printemps après le départ des glaces. De Anse-à-Portage à la rivière Natagamu on tendait les filets l'automne à la fin de novembre ou au début de décembre. De Natagamu à Kégashka, on pêchait soit le printemps, soit l'été. Le procédé utilisé dans les postes importants était celui de la pêche au cabestan. Les pêcheurs plus modestes n'utilisaient qu'un filet de fond (*charnette* ou *shoal net*).¹ Les mailles des filets avaient comme aujourd'hui huit pouces de côté. Quelques-unes de ces « pêches » avaient jusqu'à 800 brasses de filet et une pêche complète pouvait coûter jusqu'à £1,500 en *fil* seulement (11, 1859, pp. 76-77). On chassait aussi le loup-marin au printemps sur les glaces lorsque celles-ci s'approchaient des côtes. On prenait au filet ou on tirait au fusil ceux qui demeuraient dans les parages pendant les mois d'été.

Les chiffres justifient la réputation de La Tabatière comme le plus important centre de pêche au loup-marin de toute cette partie de la Côte. En effet, ce groupe de postes domine nettement dans les statistiques tant par le nombre de brasses de filets employées, soit 2,740 en 1867, que par le nombre des prises annuelles malgré des variations importantes selon les années. Viennent ensuite (v.g. 1,228 prises sur 2,846 en 1862-63, 886 sur 5,081 en 1863-64, 974 sur 2,405 en 1864-65, 179 sur 1,906 en 1865-66 et 984 sur 3,162 en 1866-67) les groupes de postes de Blanc-Sablon, de Tête-à-la-Baleine et de Bradore. Par ailleurs, le nombre total de brasses employées est passé de 8,178 en 1861 à 9,850 en 1866-67, ce qui représente un accroissement d'environ 20%.

Sur cette portion de la Côte, la chasse au loup-marin de printemps à l'aide de goélettes n'était pratiquée que par les gens de Kégashka. Selon la tradition des hardis marins des Îles-de-la-Madeleine, ils lançaient, à chaque printemps, leurs trois goélettes à travers les glaces du golfe Saint-Laurent à la recherche des troupeaux de loups-marins. En 1864, ils rapportèrent 1,065 loups-marins évalués à près de \$5,000 et en 1867, 700 loups-marins d'une valeur de \$3,850.

¹ Pour une meilleure connaissance des aspects techniques de la pêche au loup-marin, cf. 18, pp. 96-125.

Quant à la pêche au loup-marin proprement dite son rendement était très variable tout comme les autres genres de pêche. Selon Fortin, une année moyenne représentait la capture de 5,000 à 7,000 loups-marins. À l'automne 1858, par exemple, 4,500 loups-marins furent capturés pour une valeur totale de \$36,000 (11, 1859, pp. 76-77). Vers 1861, un loup-marin adulte pouvait rapporter entre \$8.00 et \$16.00 après vente de son huile et de sa peau. Les loups-marins pris à l'automne rapportaient généralement plus que ceux pris au printemps parce qu'ils étaient plus gras et plus gros. Un jeune loup-marin abattu au printemps rapportait de \$4.00 à \$5.00.

Le rendement de la pêche au loup-marin déclina rapidement pendant la période qui nous intéresse. Une des meilleures saisons après 1860 fut celle de 1863-1864 avec 2,795 loups-marins pris au filet et 2,286 tués sur les glaces. Les autres années de cette décennie pour lesquelles nous possédons des données chiffrées sont nettement en-dessous des années moyennes. Ces rendements inférieurs étaient attribuables principalement à des causes climatiques: prise des glaces hâtive, dégel tardif, permanence des glaces jusqu'à la fin de juin à certaines années. Il semble aussi que, dès cette époque, la diminution du nombre de loups-marins était considérable par rapport aux décennies précédentes. Au poste de La Tabatière où on avait déjà pris jusqu'à 3,600 loups-marins en une seule saison, on n'en prenait jamais plus de 1,000 et les prises étaient souvent très inférieures à ce nombre.

Si pendant la période précédente l'abondance du saumon avait poussé plusieurs pêcheurs à s'établir à l'embouchure des rivières pour exercer une activité lucrative qui demandait relativement peu d'efforts, le rendement de cette pêche diminua aussi de façon importante pendant cette période. Des pratiques de pêche abusives et la multiplication des postes semblent être responsables en bonne partie de cette diminution. Au poste de la Rivière-Saint-Paul, par exemple, le rendement de cette pêche avait très nettement diminué entre 1824 et 1862, passant d'environ 72,000 livres à environ 7,000, soit un rapport de 10 à 1. En 1864, le rendement de la pêche au saumon tomba à son plus bas niveau, totalisant 158 barils¹ seulement pour l'ensemble de la Basse-Côte-Nord. Il s'accrût graduellement pendant les années suivantes pour totaliser 473 barils et demi en 1867.

Les meilleurs endroits de pêche au saumon étaient les archipels des rivières Saint-Paul et Saint-Augustin. Plus de 50% des postes de pêche au saumon (57) y étaient situés, représentant environ 60% du nombre total de filets (146) et de brasses employés (4,631) et 70% du nombre de barils de saumon (360). Ces chiffres mettent en lumière la vocation particulière de ces deux groupes de postes par opposition à celui de La Tabatière spécialisé dans la pêche au loup-marin et à celui de Blanc-Sablon spécialisé dans la pêche à la morue.

¹ Un baril de saumon pesait environ deux cents livres.

Les données numériques montrent clairement que les pêcheurs sédentaires du Labrador québécois du milieu du siècle dernier n'étaient que secondairement des pêcheurs de morue. En effet, si on déduit des statistiques globales les rendements des postes de pêche appartenant aux grandes compagnies, le rendement des petits postes de pêche apparaît relativement faible. Pour les années 1862 à 1867, ces petits postes n'ont produit qu'environ le quart de toute la morue capturée par l'ensemble des pêcheurs sédentaires. Pour la meilleure année, qui fut celle de 1862, ils ont produit au total 3,739 quintaux de morue séchée avec 184 hommes, ce qui représentait 20 quintaux environ par pêcheur. Les « gros postes » ont produit pour leur part 15,533 quintaux pour une moyenne de 80 quintaux par homme. Même si les grandes firmes étaient mieux équipées que les pêcheurs individuels, ces quelques chiffres montrent bien le manque d'intérêt des pêcheurs sédentaires pour la pêche à la morue.

Les meilleurs endroits de pêche à la morue étaient, par ordre d'importance, ceux de Blanc-Sablon, de Bonne-Espérance – Salmon Bay, de Bradore, de Kégashka et de Tête-à-la-Baleine. On peut aussi constater que pour l'archipel Saint-Augustin, par exemple, le rendement n'était pas supérieur à 10 quintaux par pêcheur pendant les meilleures années et qu'il était bien inférieur à ce chiffre pour l'ensemble des postes de La Romaine (11, 1867, pp. 50-53).

La principale technique alors utilisée par les pêcheurs sédentaires pour capturer la morue étaient la ligne à la main appâtée avec du capelan ou du hareng. C'est pourquoi plusieurs postes possédaient des seines à hareng servant à se procurer la boëtte nécessaire. On remarque aussi l'utilisation de la seine à morue qui suggéra à Whiteley l'invention de la trappe à morue vers 1865. Les pêcheurs étaient généralement deux par embarcation: c'est une constante dans les statistiques de Fortin. Les pêcheurs de Kégashka se servaient de leurs goélettes pour pêcher la morue ce qui leur donnait une plus grande mobilité à la poursuite des bancs de morue et de hareng. Ce dernier poisson n'apparaissait en abondance que dans les environs de Blanc-Sablon – Bradore – Rivière-Saint-Paul. Comme il fallait être bien équipé pour le prendre, c'était les grosses firmes qui en profitaient le plus.

Il en était de même pour le maquereau qui abondait à certaines années dans les environs de Tête-à-la-Baleine. Des goélettes étrangères bien équipées venaient en faire la pêche. Le 17 septembre 1858, Fortin rencontra 10 goélettes occupées à cette pêche. Il déplorait alors le fait que les pêcheurs sédentaires ne s'y intéressaient guère, mais il ajoutait cependant qu'ils commençaient à utiliser la seine pour pêcher le maquereau (11, 1858, p. 22).

Finalement, Fortin mentionne dans un de ses rapports que la trappe aux animaux à fourrure était une activité économique importante pour les gens de l'archipel Saint-Augustin (11, 1862, p. 62).

Le tableau 1 donne une liste des prix des principaux produits de la pêche du Labrador québécois de 1858 à 1866. On y remarque que les prix du loup-marin sont demeurés assez stables. Le saumon, la morue et le hareng ont connu une hausse appréciable en 1864 pour redescendre par la suite. Sauf pour la truite, les prix en 1866 étaient tous supérieurs à ceux de 1861. Le prix de la morue accusait alors une augmentation de 20% par rapport à celui de 1861 et le prix du hareng avait augmenté de 80%. Étant donné sa rareté, c'est le saumon qui rapportait le plus par unité de mise en marché. La truite venait en second lieu mais on en commercialisait très peu sur cette partie de la Côte. Les prix du loup-marin étaient bons pour l'époque surtout à cause du prix de l'huile, car la peau rapportait très peu. La morue était d'un bon rapport si elle était prise en grande quantité, alors que le prix de l'huile de foie de morue invitait les pêcheurs à ne pas négliger ce supplément de revenu. Enfin, les prix du hareng étaient assez hauts pour inciter les pêcheurs à le capturer lorsqu'il faisait son apparition sur les côtes, ce qu'il ne faisait pas à toutes les années.

À partir de cette liste de prix, on a pu calculer le rendement économique de chaque type de pêche pratiquée pour l'ensemble des postes de pêche regroupés tels qu'ils le sont actuellement, et en déduire le revenu moyen annuel par pêcheur, pour les années 1863 et 1866 qui furent les meilleures parmi les six pour lesquelles nous disposons de données complètes (tableau 2). Elles se situent cependant dans une période creuse, particulièrement en ce qui concerne la pêche au loup-marin, la plus importante pour les gens de la Côte. Même si les moyennes obtenues ne peuvent pas être considérées comme tout à fait représentatives de la situation économique des pêcheurs de ce temps, ce sont les seules dont nous disposons actuellement et elles nous fournissent quand même de précieux indices.

Déduction faite des grands établissements de pêche de Blanc-Sablon et de Salmon Bay dont la majorité des revenus allait à l'extérieur, il appert que la pêche au loup-marin était économiquement la plus importante pour les pêcheurs sédentaires, suivie d'assez loin de la pêche au saumon et de la pêche à la morue qui se trouvaient à peu près sur un pied d'égalité. À certaines années, le revenu tiré de la vente de l'huile de foie de morue pouvait faire pencher la balance en faveur de la pêche à la morue dans l'échelle du rendement économique. Pour sa part, la pêche au hareng pouvait s'avérer très lucrative à certaines années mais elle était aléatoire, très localisée et demandait beaucoup d'investissements. La pêche à la truite était tout à fait négligeable et il n'y eut aucune prise de maquereau à ces deux années. Au total, les groupes de pêcheurs qui produisaient le plus étaient ceux de Blanc-Sablon, suivis de loin par ceux de Rivière-Saint-Paul, de La Tabatière, de Tête-à-la-Baleine et de Saint-Augustin. On remarque par ailleurs des différences énormes selon les années et selon les postes. Par exemple, le revenu moyen d'un pêcheur de La Tabatière qui était de \$767.73 en 1863, n'était

TABLEAU I

Prix des produits de la pêche — Basse-Côte-Nord 1858-1866

Produits	1858	1861	1862	1863	1864	1865	1866
Adulte	\$8.00	\$6.00 ¹	\$5.00 ¹	\$6.00	\$6.50	\$6.50	\$6.50
de glace				6.00	6.50	5.50	5.50
Jeune				3.00	4.00	4.00	4.00
Loup-marin							
Huile (gal.)		0.65	0.65				
Peaux		0.80	0.90				
Morue		3.00	3.00	3.60	4.50	4.00	3.60
Séchée (quintal)		0.45	0.55	0.55	0.80	0.80	0.70
Huile de foie (gal.)		12.00	11.00	12.00	18.00	16.00	12.00
Saumon (baril)	14.00	3.00	2.50		6.00	5.00	5.00
Hareng (baril)		12.00	10.00	10.00	12.00	13.00	10.00
Truite (baril)			8.00	10.00		10.00	
Maquereau (baril)				10.00		10.00	

¹ Prix estimé à partir du rendement moyen de 8 gallons d'huile par loup-marin adulte.
Source: FORTIN.

TABLEAU 2

*Revenus de la pêche par groupes de postes
Basse-Côte-Nord, 1863 et 1866*

GROUPES DE POSTES	ANNÉES	REVENU TOTAL	NOMBRE DE PÊCHEURS	REVENU MOYEN PAR PÊCHEUR
Kégashka.....	1863	\$ 4,019.80	16	\$251.24
	1866	4,653.80	14	332.41
La Romaine.....	1863	1,743.55	28	62.27
	1866	2,299.00	24	95.80
Tête-à-la-Baleine...	1863	3,560.85	28	131.45
	1866	4,106.20	32	128.32
Mutton Bay.....	1863	639.20	12	53.26
	1866	450.70	16	28.16
La Tabatière.....	1863	7,677.30	10	767.73
	1866	1,363.40	18	75.74
Saint-Augustin.....	1863	7,009.65	48	148.12
	1866	1,704.90	32	53.25
Old Fort ¹	1866	654.70	14	46.76
Rivière-Saint-Paul..	1863	6,441.25	54	119.29
	1866	6,992.50	74	94.50
Bradore.....	1863	2,708.05	18	150.45
	1866	1,800.70	12	150.00
Blanc-Sablon.....	1863	24,245.25	190	127.60
	1866	15,624.80	164	95.27
TOTAUX.....	1863	\$58,045.70	404	\$143.02
	1866	\$39,650.70	400	\$ 99.13

¹ Il n'y a pas de données pour 1863.

plus que de \$75.74 en 1866. L'écart est encore plus considérable si on met en comparaison le revenu moyen des pêcheurs de Mutton Bay et celui des pêcheurs de La Tabatière pour la même année. Ce sont bien là les aléas du métier de pêcheur comme de tous les métiers qui dépendent des rythmes de la nature, inconstants et imprévisibles.

En effet, le poisson, les mammifères marins et les animaux à fourrure ne se sont jamais présenté en abondance égale selon les années et selon les postes. Ceci apparaît nettement à la lecture des rapports du capitaine Fortin. Alors que la morue abondait à un endroit à une certaine année, elle pouvait être très rare à un autre endroit de la Côte. L'année suivante, ce pouvait être le contraire. Il y avait bien certaines constantes, mais les variantes étaient grandes.

Une façon d'égaliser les chances en face du changement d'habitude du poisson est la mobilité le long du littoral et même vers le large. Les pêcheurs de Kégashka pratiquaient cette mobilité avec leurs goélettes ce qui leur permettait des revenus assez appréciables pour l'époque et plus réguliers. Le revenu moyen de \$332.41 qu'ils tirèrent de la pêche en 1866 peut être considéré comme un revenu à peu près normal. Celui des pêcheurs de La Tabatière pour la même année semble nettement supérieur à la moyenne habituelle. Il devait alors permettre certaines économies pour les années moins bonnes et certains investissements coûteux que d'autres pêcheurs ne pouvaient se permettre. Les revenus inférieurs à \$100 par pêcheur devaient à peine assurer la subsistance de leur famille. Il est vrai que les revenus du piégeage des animaux à fourrure, qui étaient souvent supérieurs à ceux de la pêche, venaient s'y ajouter.

Au surplus, le jardinage avait une certaine importance malgré la rareté du sol et la brièveté de la saison de pousse. Comme la plupart des nouveaux colons étaient habitués à cultiver leur propre jardin, ce n'est qu'après plusieurs essais plus ou moins fructueux qu'ils délaissèrent le jardinage. Il n'était pas question d'élevage, bien qu'il y ait eu quelques rares vaches dans les postes les plus importants et même des chevaux au poste des Jones de Bradore et à celui des Labadie de l'Anse-des-Dunes.

La nourriture, à part le poisson, la viande de chasse et quelques légumes, et les biens de consommation que les pêcheurs ne pouvaient produire eux-mêmes, étaient apportés par des goélettes venant de Berthier, de Québec et d'Halifax, et échangés contre du poisson, des peaux et de l'huile.

Selon Ferland, le « sieur » Victor Hamel de Québec s'était fait une bonne réputation en commerçant avec les Labradoriens et Daniel Cronyn (*sic*), un des plus riches marchands d'Halifax, aurait fait une « fortune considérable » en trafiquant avec les pêcheurs de la Côte (10, p. 38).¹

¹ Daniel Cronan laissa \$800,000 à ses héritiers à sa mort en 1894. Il commença à commercer sur la Côte vers 1840 (8, p. 39).

D'après le même auteur, l'argent n'était que très rarement utilisé dans les transactions mais on procédait plutôt par échanges (Ferland, p. 37).

Conditions de vie

Au début de la période 1840-1860, les conditions de vie des pêcheurs du Labrador québécois ne devaient pas être tellement différentes de celles des autres habitants de la province de Québec et des provinces voisines. Elles devaient même être avantageuses sous certains aspects pour attirer tant de nouveaux colons. Les voyageurs d'alors qui ont laissé des témoignages écrits ne sont nullement frappés par la pauvreté et le dénuement des habitants de la Côte, comme ce fut le cas pour la fin de la période et pour la période suivante. Au contraire, la plupart des postes semblaient en bon état à l'abbé Ferland et certains établissements sont qualifiés de prospères (10, p. 109).

Mais ces conditions de vie jusqu'alors assez avantageuses se détériorèrent rapidement pendant la dernière décennie de la période. Nous en connaissons les causes: la faillite générale et conjuguée de la pêche au loup-marin, de la pêche au saumon et à la morue et du piégeage des animaux à fourrure. Plusieurs passages des rapports du capitaine Fortin sont explicites sur ce point (11, 1862, pp. 42 et 62; 1863, p. 30).

En plus de l'état d'indigence de bon nombre de pêcheurs à ce moment, un autre phénomène ressort clairement: la dépendance dans laquelle se trouvaient les pêcheurs par rapport au monde extérieur et aux *traders* placés comme intermédiaires entre les deux. Ces pêcheurs étaient des producteurs et des exportateurs de fourrure, de poisson et d'huile et des importateurs et des consommateurs de nourriture, de vêtements, de meubles et d'équipement de pêche. Que la relation avec les marchés extérieurs ait été rompue pendant quelques temps seulement et voilà les pêcheurs tombant dans une grande détresse. Contrairement aux communautés d'agriculteurs, les communautés de pêcheurs ne peuvent pas vivre longtemps coupées des marchés dont elles dépendent. Ceci dit, il n'en demeure pas moins que ces pêcheurs produisaient eux-mêmes une foule de biens qui sont aujourd'hui achetés. Mais l'autarcie ne fut jamais complète, loin de là.

Le phénomène de « transhumance »¹ tel qu'il se pratique aujourd'hui était déjà amorcé dès cette époque (10, p. 37). Chaque poste de pêche ne comptait qu'une ou quelques familles et était distant de plusieurs milles des postes voisins. Selon Bowen cette division du territoire serait attribuable aux nécessités écologiques imposées par la pêche au loup-marin qui demandait une distance assez considérable entre les différents postes pour qu'ils soient rentables.

¹ Déménagement saisonnier des familles de leur « maison de terre » à leur « maison du large » selon le cycle des activités économiques.

Dans l'ensemble, les années de disette mises à part, cette répartition territoriale reflétait une saine adaptation écologique des populations. Cet équilibre population-milieu se débalancera progressivement dans la période suivante et dans la période récente avec l'accroissement considérable de la population, la multiplication des postes de pêche et la concentration de la population à certains endroits.

Services religieux

Si les services religieux furent inexistantes à la période précédente, la période 1840-1860 vit l'instauration de missions catholiques et l'érection des premiers temples de culte. « De 1784 à 1847, la partie de la Côte-Nord qui s'étend de Belles-Îles à la rivière Saint-Jean est sous la tutelle de l'évêque de Terre-Neuve », écrit Garnier (25, p. 16). Cependant l'évêque ne disposait pas d'assez de personnel pour y envoyer un prêtre, même pour une courte mission. Après 1847, les missions du Labrador dépendirent du diocèse de Québec. Pendant les années qui suivirent, un prêtre du diocèse parcourait chaque année les postes de la Côte à bord des goélettes des commerçants. De 1854 à 1857, les missions du Labrador québécois furent confiées aux Pères Oblats qui, tout en œuvrant chez les Indiens montagnais, visitaient les familles des pêcheurs. Après quatre ans, les Oblats abandonnèrent leurs missions auprès des Blancs, alléguant que ce surcroît de travail était de trop pour leurs faibles effectifs (5, p. 44). Les missions du Labrador québécois retournèrent donc au diocèse de Québec jusqu'en 1866 (25, p. 18). Après l'installation d'un missionnaire en permanence à Natashquan à partir de 1861, ce dernier fut chargé de faire des tournées dans les postes de la Basse-Côte-Nord.

Alors que Bowen en 1854 signalait l'absence totale de temple de culte sur la Côte avant 1850 (6, p. 332), Ferland mentionne une chapelle¹ et un cimetière catholiques à La Tabatière en 1858 (10, p. 33). Les registres de Blanc-Sablon mentionnent la bénédiction et l'érection de deux croix vers le même temps: l'une bénie le 29 juin 1855 « au lieu nommé < Pointe au Pas > » (*sic*), à l'Anse de Blanc-Sablon; l'autre bénie le 2 juillet 1856 au « lieu appelé Pointe à la Perche près de chez le sieur Louis Labadie à l'Anse des Dunes ». L'érection d'une chapelle au Blanc-Sablon ne tarda pas à suivre car on se préparait à la construire lors du passage de Ferland (5, p. 40). Une autre chapelle fut érigée à Etamamu en 1850-51 sous la direction du R. P. Duchrocher, o.m.i. (8, p. 7).

Les données sur les missions anglicanes sont presque inexistantes pour cette période. Toutefois nous savons que le Rév. Edward Casack fit une mission sur la Côte en 1840 et que les Rév. Wainwright et P. Richmond y

¹ Chapelle construite en 1852 ou 1853 par le R.P. Pinet, o.m.i. (8, p. 7).

œuvrèrent avant 1863. Les registres ne mentionnent aucun édifice de culte de cette dénomination religieuse avant cette dernière date.

Immigrations

Maintenant que sont connus les origines, les lieux d'établissement et les conditions de vie des pêcheurs qui se sont établis sur la Basse-Côte-Nord entre 1840 et 1860, nous pouvons nous interroger sur leurs motivations et sur les pressions économiques qui les ont poussés à quitter leurs lieux d'origine. Les quelques considérations qui suivent s'appliquent surtout aux cas des Canadiens français, dont nous connaissons mieux les origines et l'histoire.

Nous savons par Ferland que nombre de Canadiens français travaillaient de façon saisonnière comme engagés dans les principaux postes de pêche de la Côte et sur les goélettes qui fréquentaient ces parages. Ils étaient donc en mesure d'évaluer les avantages et les inconvénients d'un établissement permanent sur la Côte. Les raisons qui militaient en faveur de nouvelles fondations étaient les suivantes: abondance du gibier et bon rendement des postes de pêche; approvisionnement en bois, en poisson et en viande fraîche à peu de frais; de vastes espaces disponibles, souvent sans avoir aucun droit à payer; une grande liberté d'action. Par contre les désavantages étaient les suivants: l'éloignement des parents; l'isolement et ses conséquences; un climat plus rigoureux; la rareté de la terre arable; pour certains un manque de connaissance des techniques de la pêche.

Le bilan montre que les désavantages contrebalançaient les avantages. Mais il faut dire qu'en réalité les nouveaux colons n'étaient pas toujours totalement libres de leurs choix. Les comtés ruraux dont ils étaient originaires étaient déjà surpeuplés et on ne pouvait plus y obtenir de nouvelles terres. Déjà, les migrations en masse vers les États-Unis étaient commencées. Par ailleurs, la pêche le long du littoral du fleuve n'était plus rentable. Alors il n'est pas surprenant que les pêches « quasi miraculeuses » qui se faisaient sur les côtes du Labrador aient convaincu plusieurs individus de quitter leur terre natale pour s'établir dans un pays neuf. Cependant les ressources maritimes de la Côte qui avaient été exploitées quelquefois à outrance, notamment par les navires de pêche étrangers, commencèrent à diminuer de façon appréciable ce qui créa des situations de crise dans la période suivante.

C. 1860-1900: PEUPEMENT TERRE-NEUVIEN ET CONSOLIDATION

La période 1860-1900 fut sans contredit celle des Terre-Neuviens. Après 1870, ils arrivèrent en force pour fonder quelques nouveaux postes et pour accroître les effectifs de certains autres. À la fin de cette période, le cycle des immigrations en masse était terminé et on n'enregistra par la suite

que quelques cas d'immigration de familles isolées. Il y eut aussi des abandons attribuables au mauvais rendement de la pêche pendant la décennie 1860-1870. Certaines migrations de familles à l'intérieur du cadre géographique de la Basse-Côte-Nord complétèrent le processus de peuplement et donnèrent ce mode d'occupation territoriale que l'on retrouve encore actuellement pendant la saison de pêche, à quelques exceptions près.

La fondation la plus importante pendant cette période fut celle de Harrington Harbour par un groupe de pêcheurs originaires de l'île de Terre-Neuve. Les premiers arrivés furent Benjamin Simms et John Chislett, le 13 octobre 1871. Eux-mêmes étaient originaires de Fortune Bay. Ils se seraient d'abord établis dans un camp de fortune sur Schooner Island, puis ils auraient construit un peu plus tard un camp en bois rond sur l'île de l'Hôpital. Une ou deux années plus tard, un groupe de pêcheurs vint se joindre à eux.¹

Vers la même époque (1873), un autre contingent de Terre-Neuviens vint se joindre aux premiers habitants de Baie-des-Moutons ainsi qu'aux Mansbridge, originaires de Rose-Blanche, et aux Griffin qui étaient arrivés quelques années auparavant.²

Les postes de La Tabatière et des environs n'accueillirent aucun effectif important pendant cette période, à part quelques engagés pour la pêche au loup-marin. On remarque cependant les familles de Théophile Nadeau et de F.-X. Gallibois à Baie-Rouge vers 1870. À la fin de la période trois familles de Wilcott, de Collyer et de Organ arrivèrent ensemble en 1897 et s'installèrent à Baie-Rouge.

À Saint-Augustin, nous retrouvons Napoléon Nadeau, fils de Jos. Nadeau, de Berthier qui s'y maria avec une fille d'Andrew Kennedy vers 1867 et Francis Doré qui fonda le poste de la Compagnie de la Baie-d'Hudson en 1870. John Wellman s'y maria et s'y établit en 1880 ainsi que John Drudge en 1882. À la toute fin de la période, arrivèrent Patrick Martin, fils d'Edward Martin, de Saint John, et Jos. Bursey, de Trinity Bay.

À Old Fort, où la population permanente était composée de Robin et de Féquet, vinrent s'ajouter vers 1895 des familles du nom de MacDonald, Hayward, Wellman et en 1903 des Woodland et des Buckle.

À cause du très important poste de pêche fondé par Whiteley en 1863, les postes de la Rivière-Saint-Paul furent témoins d'un incessant va-et-vient de pêcheurs venus seuls ou avec leurs familles et dont la plupart

¹ Il s'agissait de William Bobbitt, fils de Matthew, de Buerpo, et de ses trois fils Robert, Charles et William Jr, tous trois nés à Berdio; il y avait aussi Thomas Stickland, John Cox, et le capitaine Anderson, beau-frère de John Chislett. Edward Ransom, aussi terre-neuvien, et Frederick Jones, de Wolf Bay, se joignirent à eux quelques années plus tard. Finalement les Rowsell arrivèrent en 1888.

² Les nouveaux venus furent Thomas Bobbitt, William Galliot, John Brown, William Buffitt, et John Dubbon. Quelques années plus tard, arrivèrent Robert Vincent et Robert Rogers. Finalement, George Organ, Thomas Benjamin Green, George Styles et John Yarn y fondèrent des foyers en 1885, 1890, 1895 et 1897 respectivement.

étaient originaires de Terre-Neuve, en particulier de Conception Bay, de Boone Bay et de Harbour Grace. Aux Chevalier, Goddard, Buckle, Griffin, etc., déjà sur place, s'ajoutèrent les Dunn et les Keats à Salmon Bay avant 1870, les Roberts, les Thomas et les Spingle avant 1880. Le poste de Bonne-Espérance attirait aussi des pêcheurs établis depuis plusieurs années dans les postes voisins de Bradore, de Old Fort et de Saint-Augustin. C'est pourquoi on retrouve très souvent, mais pour quelques années seulement, des noms de familles particuliers à ces postes dans les registres des missions faites à Bonne-Espérance.

Un peu plus loin, des Atwood, des Jones et des Etheridge étaient installés à Middle Bay un peu après 1870. Mais ils quittèrent après quelque temps et furent remplacés par des Griffin, des Harris et des Roberts vers 1900. Les Lavallée qui forment la majorité de la population de ce poste aujourd'hui sont arrivés un peu plus tard en provenance de Blanc-Sablon.

Le même phénomène de population transitoire se remarque à Bradore. Le seul individu qui s'y soit installé pendant cette période et dont les descendants y vivent encore aujourd'hui est William Hubbs qui maria une Jones en 1886. Parmi la population flottante qui y demeura pendant quelques années, il y eut des Buckle et des Power. Les Etheridge, les Hart et les Smith, qui demeurent aujourd'hui au fond de la baie, sont originaires du Labrador terre-neuvien et arrivèrent beaucoup plus tard.

Pour leur part, les postes de Longue-Pointe de Blanc-Sablon s'accroissent principalement par la natalité. On y relève un seul apport important de l'extérieur: celui de Gilbert Jones, de Bradore, qui se convertit au catholicisme et dont les descendants parlent aujourd'hui français. La grande majorité des patronymes actuels de ces deux villages sont les mêmes que ceux du milieu du siècle dernier: Beaudoin, Joncas, Dumas, Labadie, Lavallée, Le Templier. Les engagés des établissements de pêche jerseyais n'ont donc à peu près pas contribué à l'augmentation de la population et des patronymes.

Même si, dans l'ensemble, la Basse-Côte-Nord vit augmenter considérablement sa population par accroissement naturel et par immigration, on enregistra des émigrations et des abandons dans certains postes. Ainsi, le poste de Bradore perdit des effectifs au profit de celui de Longue-Pointe. Mais l'abandon le plus remarquable fut celui du poste de Kégashka en 1871-1873 par l'ensemble de sa population acadienne. Les familles de Kégashka allèrent d'abord s'installer à Betchwun pendant quelques années, puis elles déménagèrent à nouveau pour Havre-Saint-Pierre en 1889. D'après Vigneau, les raisons de l'abandon de Kégashka furent les suivantes: « Éloignement du bois de chauffage et de construction; l'insuffisance du havre pour y tenir leurs goélettes; l'éloignement du prêtre résident; » et il ajoute que « quant au bien-être, les habitants de Kégashka vivaient aussi bien là qu'en n'importe quel autre point de la Côte » (8, p. 17). Selon

Huard, « les Acadiens furent remplacés à Kégashka par des familles de la côte sud de Terre-Neuve qui achetèrent leurs établissements (16, p. 400). Vigneau précise qu'elles étaient d'origine irlandaise et qu'elles quittèrent la place à leur tour vers 1887 ou 1888 et qu'en 1890, « Kégashka était complètement désert » (8, p. 6). Des Dicks, des Dennis, des Reed, des Buckland et des Anderson furent de ces Terre-Neuviens qui ne firent que passer. Pendant ce temps, les Foreman demeuraient toujours à la rivière Kégashka. En 1898, Kégashka fut réoccupé par des Court, des Keppen, des Anderson venant de Perth, Ontario, mais dont les ancêtres étaient originaires de Terre-Neuve.

Vers 1870, la moitié des familles de Tête-à-la-Baleine, soit une dizaine, abandonnèrent leurs établissements de la Côte pour retourner à leur lieu d'origine, Berthier. Parmi ces familles il y avait des Morrissette, des Marcoux, et des Mondina. La raison de ces abandons serait la faillite de la pêche pendant plusieurs années consécutives.

Il n'y eut aucun abandon semblable à La Romaine et dans les postes voisins, mais aucune nouvelle venue non plus. Le poste de Musquaro qui était un poste de traite important et un lieu de rassemblement des Indiens pour leur mission estivale annuelle jusque vers 1890, ne fut habité par des familles de pêcheurs que de façon intermittente pendant toute cette période. Il y avait deux familles en 1865: celles de Charles Métivier et de J.-B. Guillemette, et ce nombre était demeuré le même à la fin du siècle (16, p. 443).

La répartition ethnique et linguistique de la population permanente de la Basse-Côte-Nord à la fin du siècle dernier n'était donc plus la même qu'au milieu de ce siècle. Les groupes de postes de Kégashka, Harrington Harbour, Mutton Bay, Old Fort, Rivière-Saint-Paul, Bradore étaient uniquement anglophones alors que ceux de La Romaine, de Tête-à-la-Baleine et Longue-Pointe de Blanc-Sablon étaient en majorité francophones. Les francophones de Baie-Rouge, de Saint-Augustin et de Blanc-Sablon perdaient progressivement leur langue au profit de l'anglais.

Pendant cette période la pêche au loup-marin perdit encore de son importance à cause de la multiplication des postes et de la diminution du nombre de loups-marins. Par contre, la pêche sédentaire à la morue devint l'activité principale de la plupart des pêcheurs de la Côte et leur principale source de revenu. Ce changement est attribuable pour une bonne part à l'introduction d'un nouvel engin de pêche, la trappe à morue inventée par Jos. Whiteley vers 1865. Cet entrepreneur qui serait originaire de Boston et qui s'établit plus tard à Terre-Neuve acheta en 1863 l'établissement de pêche de Bonne-Espérance. Grâce à son invention, Whiteley fit bientôt un succès financier de son entreprise, ce qui attira un bon nombre de pêcheurs terre-neuviens sur la Côte d'abord comme engagés à Bonne-Espérance, ensuite à leur propre compte. Selon les années, Whiteley employait de 60

à 150 hommes (16, p. 461). Son fils George maintint le poste en opération jusque vers 1940, alors qu'il le vendit à la Standard Fish Company.¹

Pendant la même période, la Compagnie Job and Brothers, de Terre-Neuve, eut un établissement de pêche à Blanc-Sablou et une industrie de transformation des déchets de poisson sur Caribou Island en face de Salmon Bay. L'établissement de Blanc-Sablou employait 80 hommes aux meilleures années. À l'Île-à-Bois et à l'Île Verte, il y avait des établissements de pêche appartenant aux firmes jerseyaises Le Bouthillier et Frères et La Parelle. Ailleurs sur la Côte, les établissements de pêche particuliers opéraient sur une plus ou moins grande échelle suivant l'abondance du poisson et l'esprit d'entreprise de leurs propriétaires. Entre autres, Samuel Gaumond, installé sur l'Île-du-Gros-Mécatina, y faisait de bonnes affaires (15, p. 18 et 16, p. 453). Le capitaine Blais, à Bradore, et André Gallibois, aux Îles-du-Navire (17, p. 255), furent d'autres entrepreneurs indépendants de cette époque.

Il y eut aussi des tentatives de mise sur pied de conserveries de homards à certains endroits. Huard mentionne une telle tentative faite à Tête-à-la-Baleine-de-l'Est, dans l'archipel Saint-Augustin, par un certain M. Howard, originaire de l'Ontario. L'auteur ajoute les précisions suivantes sur la pêche au homard :

« Depuis une vingtaine d'années, des gens de la Nouvelle-Écosse ont tenté la pêche au homard à divers endroits en bas de Kégashka. Mais généralement ces essais n'ont pas donné de résultats bien sérieux, le homard n'étant pas assez abondant » (16, p. 458).

Outre les pêcheurs des postes sédentaires, une foule d'autres pêcheurs étrangers à la province continuaient à venir exercer leur métier le long des côtes du Labrador québécois. Cependant, le nombre de navires étrangers semble encore avoir diminué par rapport à la période précédente. Des chiffres exacts font défaut sur ce sujet. Saint-Cyr écrit en 1886 au sujet de l'Île-du-Gros-Mécatina que « les bâtiments pêcheurs de la Nouvelle-Écosse et de Terre-Neuve s'y rendent en grand nombre pour la pêche de la morue, du maquereau et du hareng » (15, p. 18). Sur le même poste Huard écrit en 1895: « On voit jusqu'à trente goélettes qui stationnent à la fois dans le havre, à l'époque de la pêche à la morue » (16, p. 453). La baie de Bradore et l'Anse-de-Blanc-Sablou continuèrent aussi à être des endroits de mouillage favoris pour un grand nombre de goélettes de pêche étrangères.

L'exploitation intensive des richesses maritimes de la Côte ainsi que le cycle irrégulier de l'abondance du poisson et du loup-marin eurent comme résultat, pendant cette période comme pendant la précédente, une faillite presque totale de la pêche à certaines années. Une disparition momentanée

¹ Il est aujourd'hui opéré par des Driscoll, de Saint-Augustin, qui y travaillent pour le compte de cette dernière compagnie. De la splendide entreprise des Whiteley il ne reste plus aujourd'hui que des bâtiments en ruine, qui témoignent cependant de son importance passée.

de la morue entre les années 1880 et 1884 occasionna le départ de la moitié des familles de Natashquan, village voisin de Kégashka, pour Saint-Théophile de Beauce. Une semblable diminution du poisson eut lieu vers les années 1900. Certains pêcheurs attribuaient cette diminution de la morue à l'usage de la trappe à morue. Il va sans dire qu'il s'agissait de pêcheurs qui n'avaient pas le moyen de se payer un tel engin de pêche (15, p. 19).

En conséquence de cette nouvelle diminution des ressources du milieu et du nouvel accroissement de population, les conditions de vie des pêcheurs, déjà difficiles à la fin de la période précédente dans plusieurs postes, ne s'améliorèrent guère pendant cette période. Les mauvaises années étaient durement ressenties et les bonnes suffisaient à peine à compenser pour les mauvaises. Dans l'ensemble les conditions de vie étaient précaires, ce qui provoqua quelques abandons comme nous l'avons vu précédemment. En 1868, la situation des pêcheurs était si mauvaise que le gouvernement de la province de Québec envoya J. U. Gregory sur la Côte avec un chargement de goélette pour « distribuer des provisions . . . et . . . ramener toutes les familles qui voudraient s'établir ailleurs » (14, p. 73). Le poste de Bradore semble avoir été un des plus touchés. Cet établissement, autrefois florissant, avait été déserté par la plupart de ses habitants. Le capitaine Jones et sa femme étaient allés mourir à Berthier et la plupart de leurs enfants avaient quitté la côte; un seul parmi eux était resté. Leur splendide maison n'était plus qu'un taudis (14, p. 19). À Rivière-Saint-Paul, Gregory rencontra 10 ou 12 familles pauvres, ayant généralement de 8 à 10 enfants chacune (14, p. 40). À Saint-Augustin, il distribua 30 quarts de marchandise à la population de ce territoire (p. 42). Il rencontra deux autres familles pauvres à la Baie-Plate, non loin du poste de Tête-à-la-Baleine (p. 43).

Ces conditions matérielles difficiles n'empêchèrent cependant pas les Terre-Neuviens de venir s'établir en grand nombre sur la Côte. Mais il faut dire que la pêche était quand même bonne à certaines années et à certains endroits. D'autre part, il semble que les conditions de vie des pêcheurs étaient encore pires sur l'île de Terre-Neuve, principalement à cause du surpeuplement des postes de pêche et de l'exploitation de la population par les grandes compagnies. Ce qui faisait dire à un informateur de Harrington Harbour que ses ancêtres avaient quitté Terre-Neuve pour venir s'établir sur la Côte non parce qu'ils étaient déprimés, mais opprimés (*not depressed but oppressed*).

Comme à la période précédente, le commerce était principalement entre les mains des *traders* ou *traiteurs* qui parcouraient les havres de la Côte à bord de leurs goélettes. Huard décrit ainsi la situation pour 1895, mais ce qu'il dit semble être valable pour toute la période:

« Les *traders* sont les propriétaires des goélettes qui jouent le rôle de négociants sur la côte. Ils tiennent à bord de leurs vaisseaux des sortes de magasins fournis de marchandises et des provisions de tous genres, qu'ils échangents pour du poisson

préparé, de l'huile de foie de morue, de l'huile et des peaux de loup-marin; et même quand les comptes ne balancent pas, ils paient volontiers en argent ou en or le surplus qu'ils doivent aux pêcheurs. Comme on l'imagine bien, les provisions transportées si loin sont d'un prix élevé . . .

« Trois *traders* d'Halifax et trois *traders* de Québec exercent le négoce dans le bas Labrador. Les uns et les autres font trois voyages par été. Les goélettes d'Halifax arrêtent à tous les postes depuis Harrington jusqu'au Blanc-Sablon; celles de Québec commencent à faire escale à Natashquan, pour desservir tous les postes situés plus bas » (16, pp. 473-474).

L'auteur ajoute que les goélettes prenaient des passagers pour 40 cents par jour et que bon nombre de Canadiens français en profitaient pour faire des voyages à Québec et des pèlerinages à Sainte-Anne de Beaupré pendant la morte saison. L'un des traiteurs les mieux connus était le capitaine Narcisse Blais, de Berthier, qui naviguait sur la côte depuis 1856. Antoine Joncas, de Berthier également, puis son fils Edmond lui firent concurrence de 1860 à 1896 (8, p. 42).

Pendant cette période la Compagnie de la Baie-d'Hudson ferma son comptoir de Musquaro pour le déplacer à La Romaine et en ouvrit un autre à Rivière-Saint-Augustin en 1870. D'autre part, certains habitants de la Côte se lancèrent dans le commerce et la traite des fourrures, entre autres Michel Blais à la rivière Etamamu, Samuel Robertson et Thomas Maurice à la rivière Saint-Augustin. Les grandes compagnies jerseyaises faisaient aussi du commerce avec les pêcheurs établis près de leurs établissements.

Après 1866, les missions du Labrador passèrent au diocèse de Rimouski jusqu'en 1882. M^{sr} Langevin, évêque de Rimouski, fut le premier à y faire une tournée pastorale en 1875. En 1882, ces missions furent érigées en préfecture apostolique avec siège à Havre-Saint-Pierre. De 1892 à 1903, elles furent incorporées au diocèse de Chicoutimi, pour finalement être confiées aux Eudistes en 1903 (25, pp. 16-20).

À partir de 1861, les postes catholiques de la Basse-Côte-Nord furent desservis par le missionnaire résidant à Natashquan. Il effectuait alors deux voyages par année dans chacun des postes: un en été à bord des goélettes des marchands, un autre en hiver en cométique. En 1882, cet immense territoire de mission fut divisé en deux parties: l'une s'étendant de Piashte Bay à la rivière Olomanoshibo et dépendant du missionnaire de Natashquan, l'autre allant de Tête-à-la-Baleine au Blanc-Sablon et desservie par un missionnaire qui résida d'abord à Bonne-Espérance, ensuite à Baie-Rouge et finalement à Longue-Pointe de Blanc-Sablon (16, p. 455 et 17, p. 255). De cette façon, les missionnaires pouvaient faire trois ou quatre visites par saison pour apporter les secours de la religion à leurs ouailles. Cette répartition du territoire demeura stable jusqu'à la fin de la période.

Les anglicans commencèrent à envoyer des missionnaires plus régulièrement après 1863. Leur lieu de résidence était le plus souvent Mutton Bay

d'où ils rayonnaient vers les autres postes de la Côte. J. U. Gregory rencontra cependant le Rév. Wainwright à Saint-Augustin en 1868 et il semblait résider en permanence sur l'île Saint-Augustin où il y avait une chapelle (14, p. 38).

Pour sa part, l'Église presbytérienne d'Halifax envoya des missionnaires sur la Côte à partir de 1864. Au début, ces missionnaires étaient la plupart du temps des étudiants en théologie qui venaient y passer quelques mois avant de retourner à leurs études. Il semble que cette Église ait eu une chapelle à Bonne-Espérance avant 1899 (13, vol. 42, p. 261). Les Presbytériens furent par ailleurs les premiers à s'installer à Harrington Harbour où ils érigèrent un temple vers 1891. Deux ans plus tard, le Rév. F. W. Thompson décrivait la situation de cette Église sur la Côte de la façon suivante :

« The main stations where services are held are Harrington, Mutton Bay, Saint-Augustine, Bay de Roche (*sic*), Bon Esperance (*sic*), and Salmon Bay . . . There are 30 or 40 members in connection with our church. Three elders have been ordained at Harrington: Mr. Robert Bobbitt, John Chislett and Edward Ransom . . . » (13, vol. 46, p. 237.

Lors de leur passage à Harrington, les missionnaires faisaient l'école pendant leurs temps libres. Ils lancèrent aussi l'école du dimanche qui eut beaucoup de succès auprès des adultes.

D'après les témoignages de Huard (16, p. 446) et de Buies (17, p. 245) l'Armé du Salut était installée à Harrington à la fin du siècle et y avait une chapelle. Il ne semble pas cependant qu'elle y soit demeurée longtemps.

Toujours selon Huard, les Anglicans avaient des « écoles régulières » à Rivière-Saint-Paul, La Tabatière, Baie-des-Moutons et Harrington. En outre, des ministres-clerics parcouraient les principaux postes « pour donner aux enfants les rudiments de l'instruction primaire et de la science religieuse . . . » L'auteur ajoute que l'enseignement catholique était beaucoup moins bien organisé dans cette partie de la Côte (16, p. 488). Aussi n'est-il pas surprenant de rencontrer aujourd'hui moins d'analphabètes dans les villages protestants que dans les villages catholiques francophones ou anglophones.

Dans l'ensemble, la période 1860-1900 est donc caractérisée par un apport important d'éléments de population terre-neuviens qui vinrent s'ajouter à la population déjà existante, et par une nouvelle diminution des rendements de la pêche. La Côte sombra alors définitivement dans un marasme économique dont elle ne devait plus se sortir malgré l'importance que prit le piégeage des animaux à fourrure dans les décennies subséquentes. Les conditions de vie des pêcheurs de la Côte, qui pouvaient être comparables à celles des populations rurales du Québec au milieu du siècle dernier, accusèrent de plus en plus d'écart par rapport à celles-ci et par

rapport aux conditions de vie des populations urbaines du reste de la province. Cet écart continua à s'accroître avec l'industrialisation du Québec, alors que les techniques de pêche utilisées sur la Côte demeuraient artisanales et ne subissaient aucune transformation importante, à part l'introduction du moteur marin, depuis l'invention de la trappe à morue par Whiteley.

Paul CHAREST

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*

BIBLIOGRAPHIE

A. Sources écrites par ordre chronologique

1. Avant 1820: PRIVY COUNCIL OF GREAT BRITAIN, *Forts and Trading Posts of the Labrador Peninsula and Adjoining Territory*, Ottawa, 1926, 67 p.
2. 1833 AUDUBON, Maria R., *Audubon and his Journals*, New York, Dover Publications Inc., 1960, 2 vol.
3. 1830-1850 BOULTON, R. W., « Paper on Admiral Bayfield », in *Transactions of the Litterary and Historical Society of Quebec*, 28, 1908-1909, pp. 27-95.
4. vers 1840 ROBERTSON, Samuel, « Notes on the Coast of Labrador », in *Transactions of the Litterary and Historical Society of Quebec*, Vol. IV, Part I, 1855, pp. 27-53.
5. 1841-1861 CARRIÈRE, Gaston, *Histoire documentaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée dans l'Est du Canada*, 1^{re} partie (1841-1861), Éditions de l'Université d'Ottawa, 1963, 5 vol.
6. 1855 BOWEN, Noël H., « The Social Conditions of the Coast of Labrador », in *Transactions of the Litterary and Historical Society of Quebec*, Vol. IV, 1856, pp. 329-341.
7. 1857-1926 RAPPORT DES ARCHIVES DU QUÉBEC — 1968, *Journal de Placide Vigneau (1857-1926)*, Québec, Roch Lefebvre, éditeur officiel du Québec, 1969, 311 p.
8. 1857-1900 VIGNEAU, Placide, *Statistiques et différentes autres remarques sur la Côte du Labrador en général et sur la Pointe-aux-Esquimaux en particulier durant le siècle qui vient de finir, notamment durant la dernière moitié*, 1901, 53 p. (Miméo.)
9. 1857-1900 VIGNEAU, Placide, *Notes historiques sur la Côte-Nord*, s. d., 43 p. (Miméo.)
10. 1858 FERLAND, Abbé J.-B.-A., *Le Labrador, notes et récits de voyage*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1917, 115 p.
11. 1858-1867 FORTIN, P.-E., *Annual report of Pierre Fortin, Esquire, commanding the expedition for the Protection of the Fisheries in the Gulf of St. Lawrence, during the season of 1858*, Toronto, John Lovell Printer, 1859.
Des rapports portant un titre semblable existent pour les années 1858, 1859, 1861, 1862, 1863, 1864, 1865, 1866, 1867.
12. 1860 HIND, Henry Youle, *Exploration in the Interior of the Labrador Peninsula*, London, Longman, 1963, 2 vol., vol. II, 304 p.
13. 1864-1900 *The Presbyterian Witness*, Halifax, N.S., Vol. 17-18, 1864-1865; Vol. 41 à 52, 1888 à 1900. Extraits consultés à Harrington Harbour.

14. 1868 GREGORY, J. U., *En racontant: Récits de voyage en Floride, au Labrador et sur le fleuve Saint-Laurent*, Québec, Typographie de C. Darveau, 1886, 344 p.
15. 1885 SAINT-CYR, D.-N., *Rapport d'un voyage d'exploration sur les côtes du Labrador et les îles du golfe, (1885)*, Parlement de Québec, 1886, pp. 3-69.
16. 1895 HUARD, Abbé V.-A., *Labrador et Anticosti*, Montréal, Beauchemin et fils, 1897, 505 p.
17. 1900 BUIES, Arthur, *La Province de Québec*, Québec, Département de l'Agriculture de la Province de Québec, 1900, 352 p.

B. *Autres ouvrages cités*

18. BEAUCAGE, Pierre, « Technologie de la pêche au loup-marin sur la Côte-Nord du Saint-Laurent », *l'Homme*, VIII, 3, 1968, pp. 96-125.
19. BLANCHARD, Raoul, *L'Est du Canada-français*, Montréal, Beauchemin, 1935, t. I.
20. BRETON, Yvan, *La culture matérielle des Blancs-Sablonnais*, Québec, Centre d'Études nordiques, Université Laval, 1968, 140 p.
21. ———, « *St. Paul River* »: étude monographique, Québec, Ethnographie de la Côte-Nord du Saint-Laurent, 1968, 271 p. (Mimeo.)
22. BUSSIÈRE, Paul, « La population de la Côte-Nord », *Cahiers de géographie de Québec*, VII, 14, 1963; VIII, 15, 1963-64.
23. CHAMBERS, E.-T.-D., *The Fisheries of the Province of Quebec*, Province de Québec, Ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, s. d., 206 p.
24. CHAREST, Paul, *Histoire, démographie et généalogies des premières populations permanentes de la Basse Côte-Nord (de Kégashka à Blanc-Sablon), 1820-1900*, Québec, Ethnographie de la Côte-Nord du Saint-Laurent, 1968, 143 p., 24 tableaux.
25. GARNIER, R. P. Louis, *Du cométique à l'avion: les pères Eudistes sur la Côte-Nord*, Québec, P.-E. Larose, 1947, 297 p.
26. MAILHOT, José, *Les relations entre les vivants et les morts à Tête-à-la-Baleine*, Thèse de maîtrise en anthropologie, Université de Montréal, 1965, 138 p.
27. ROCHETTE, Edgar, *Notes sur la Côte-Nord du Bas Saint-Laurent et le Labrador canadien*, Québec, Imprimerie Le Soleil, 1926, 131 p.
28. ROUILLARD, N.-O.-E., *La Côte-Nord du Saint-Laurent et le Labrador canadien*, Québec, Typographie Laflamme, 1908, 188 p.